

UNHAPPY ENDS

A propos de:

Pascal HINTERMEYER, *Euthanasie, la dignité en question* Paris, Buchet-Chastel, 2003, 162 p.

JEAN-MICHEL TRUONG, *Eternity Express* (roman) Paris, Albin Michel, 2003, 299 p.

Jean-Michel Truong, qui a fait ses études de psychologie à Strasbourg, rapporte sur son site Internet les confidences d'une infirmière âgée sur la méthode aussi radicale que primitive longtemps utilisée pour libérer des lits dans le service d'aliénés au long cours dans lequel elle travaillait : par les rudes nuits d'hiver alsacien, on "oubliait" simplement de fermer la fenêtre. Au matin, l'une ou l'autre patiente parmi les plus vulnérables pouvait avoir rendu l'âme. La température est un moyen commode de précipiter l'œuvre du temps, commente Truong. La canicule de l'été 2003 nous en a offert un autre exemple, à l'échelle collective celui-là, qui nous rappelle que les fins de vie sont affaire de dignité, mais aussi, et terriblement, de gestion. Les près de 15 000 décès attribuables à la chaleur, sans compter ceux éventuellement ignorés ou tenus secrets, ne constituent pas un génocide volontaire. Ils sont pourtant le résultat indirect d'arbitrages gestionnaires rendus par les ministres successifs de la santé au nom de l'équilibre du Budget. L'actualité nous permet de mesurer de manière tangible les effets de la mise en équation des coûts économiques et humains. Les victimes se comptent par milliers, pourtant leur disparition a fait moins de bruit que celles des tours du World Trade Center, et c'est cette banalisation même qui est effrayante, et donne son sens au débat social, économique et moral sur le traitement des fins de vie, dont la gestion des retraites et l'euthanasie sont les deux chapitres actuellement les plus médiatisés.

Il est intéressant de rapprocher les deux ouvrages de Pascal Hintermeyer et de Jean-Michel Truong, écrits dans des registres a priori différents, mais qui proposent deux angles d'approche d'un même fait : l'allongement notable de la durée de vie dans nos sociétés a été réalisé au prix d'un appareillage bio-technologique qui, d'une part, médicalise l'existence individuelle, et d'autre part, a un coût économique tel qu'il doit être pris en charge en tout ou partie par la collectivité. Pascal Hintermeyer met l'accent sur l'enjeu de la dignité : le débat sur les fins de vie est centré sur les choix

offerts à l'individu. Jean-Michel Truong imagine une fiction traitant de la gestion des retraites d'ici une génération : le débat est centré sur les réalités démographiques et la pression du discours économique qui étriquent considérablement ces choix individuels. Tous deux se rejoignent dans une interrogation d'ordre moral sur la place que les humains se ménagent dans les sociétés qu'ils produisent. Mais ils ne répondent pas de la même manière à la question terrible : la morale a-t-elle vraiment quelque chose à voir avec l'affaire ?

La dignité humaine : quelles définitions ?

Les progrès des connaissances et des techniques biomédicales ont conduit à ce que la vieillesse et la mort inscrivent l'être humain en fin de vie dans un système de soins médicalisé. Les choix qui se présentent pour la fin de vie oscillent donc entre deux formules : l'euthanasie et les soins palliatifs, qui ont en commun de vouloir restituer au malade sa dignité et ses possibilités de choix. Pascal Hintermeyer, abordant la question de l'euthanasie, compare en fait les deux approches, qui diffèrent dans leurs philosophies sur la question de la dignité.

L'euthanasie est une mort volontairement choisie par le sujet qui manifeste dans cette décision son ultime liberté individuelle. Elle diffère cependant du suicide en ce qu'elle est administrée par un tiers. C'est cette intervention d'autrui qui pose problème, à la différence du suicide, parce qu'elle transgresse l'interdit fondamental du meurtre, exprimé dans la loi et la déontologie médicale. Il serait cependant naïf de croire que l'euthanasie n'existe pas là où la loi ne l'autorise pas. Les expériences de dépénalisation se présentent davantage comme des tentatives de régulation de pratiques ordinaires que comme une interdiction efficace de ce qu'elles n'autorisent pas. Il existe une euthanasie indirecte qui consiste à laisser venir la mort par conséquence secondaire de l'administration d'analgésiques puissants (ou plus simplement, et parfois plus insidieusement, comme évoqué plus haut, en "aidant" la

nature à faire son travail). L'euthanasie proprement dite, celle qui est l'objet du débat, c'est celle qui légalise la force de décision du sujet de mourir, déchargeant les intervenants de leur responsabilité et n'en faisant plus que des accompagnateurs, et non des meurtriers.

L'euthanasie postule cependant un individu "censé connaître exactement sa situation sanitaire, constater qu'elle est sans issue, établir lucidement que sa souffrance est intolérable et irrémédiable". Pascal Hintermeyer se demande si cette conception de l'individu rationnel dans une situation limite n'est pas une figure d'école, rarement réalisée alors qu'elle est nécessaire pour répondre aux exigences de minutie. Peut-elle faire "abstraction des incertitudes et des doutes, des angoisses et des revirements, des suggestions et des culpabilités" ? Est-elle "compatible avec les situations où la conscience est intermittente ou altérée" ?

Les soins palliatifs, quant à eux, visent à aider celui qui doit bientôt mourir à affronter cette ultime épreuve dans les meilleurs ou les moins mauvaises conditions possibles. L'approche palliative est avant tout d'ordre relationnel. Alors que pour les partisans de l'euthanasie, l'important est d'éviter la confrontation avec la mort en la réduisant à un événement ponctuel qui peut faire l'objet d'une décision voire d'une programmation, les soins palliatifs visent à soutenir les malades incurables pour qu'ils puissent trouver de la valeur à la dernière étape de leur existence.

Pascal Hintermeyer n'oppose pas les deux approches, dont il rappelle qu'elles visent toutes deux la dignité humaine, mais il souligne que les conceptions de cette dignité n'y sont pas les mêmes. L'euthanasie insiste sur une certaine exigence esthétique dans sa propre disparition. Il s'agit de ne pas déchoir aux yeux des autres et à ses propres yeux. Pour les partisans des soins palliatifs, la dignité réside dans l'être humain placé en position de sujet. Elle n'est pas compromise par la dégradation physique. Elle pousse à affronter l'adversité plutôt qu'à s'y dérober.

Le fil du raisonnement reste, au long de l'ouvrage, celui de l'humanisme de son

auteur : la dignité humaine y est discutée dans ses définitions, mais le débat reste cadré par le postulat que tout le monde place cette dignité au premier rang de ses préoccupations. Pascal Hintermeyer n'aborde donc que marginalement les conditions socio-économiques qui pourtant ont fait émerger le débat et lui donnent sens. Pourquoi, en effet, l'euthanasie est-elle devenue une question d'actualité ? Le chapitre sur les expériences de dépénalisation nous fait toucher la réponse du doigt. Les Pays-Bas ont légalisé l'euthanasie en mars 2002 sous certaines conditions qui révèlent tout le problème, celui de la réalité du choix individuel : le médecin doit évoquer avec le patient les possibilités offertes par les soins palliatifs, et l'euthanasie ne doit être envisagée que si ces moyens n'apportent pas de solution. On peut donc bien préférer moralement l'approche palliative, mais si les moyens financiers de l'individu, ou une couverture sociale insuffisante, ne le permettent pas, l'euthanasie se présente comme une solution par défaut, dont le choix n'est pas entièrement libre, contraint qu'il est par des considérations techniques ou économiques. Demander aux mourants de décider eux-mêmes de leur propre fin sous couvert de liberté est alors une manière pour la société de ne pas se confronter au spectacle du traitement qu'elle impose à ses vieux, ses malades et ses mourants.

Plus généralement, nos sociétés ont-elles les moyens d'entretenir les fins de vie, sachant que l'évolution des technologies augmente la durée de vie sous condition de l'appareiller à grand frais, que la démographie augmente la proportion de vieux et diminue celle des actifs à même de les entretenir, et que le paradigme économique porte à mesurer la valeur des choses, y compris de l'humain, en termes comptables ?

La dignité humaine : quelle importance ?

C'est pour répondre à ces questions que le roman de Jean-Michel Truong campe un décor futuriste où l'économie n'a plus les moyens d'entretenir un dispositif de soins palliatifs pour une population grandissante de vieux, et en fait n'a plus les moyens de les entretenir tout court. Dès lors, le choix n'est plus entre les formes les plus dignes de fin de vie, mais entre les options qui s'offrent aux gestionnaires du "parc humain", pour

reprendre la formule de Peter Sloterdijk, l'un des inspirateurs de Truong.

Le roman scénarise une évolution qu'on peut prédire sans grand risque de se tromper, car elle est la conséquence presque automatique de nos décisions passées et de nos conduites présentes : celle de la structure de la population mondiale. Nous appartenons aux classes pleines nées après la dernière guerre mondiale. En 2025, ces classes seront arrivées à l'âge de la retraite. Dans les quarante prochaines années, sous l'effet conjugué de la chute de la fécondité et de l'allongement de la durée de vie dû aux progrès de l'hygiène, de l'alimentation et de la médecine, le nombre des vieillards augmentera partout dans des proportions spectaculaires, au détriment de la population active. L'Europe perdra ainsi 197 millions d'habitants de moins de 60 ans, et gagnera 74 millions de retraités supplémentaires. Cette perte de substance vive – plus du tiers de la population active – ne pourra être compensée que par un recours massif à la main d'œuvre étrangère. Dans les termes du raisonnement économique actuel, un appauvrissement général des plus âgés comme des plus jeunes, ces derniers essouffés sous le poids conjugué des retraites de leurs aînés, devrait résulter du déficit creusé par les dépenses de santé dans le budget de la sécurité sociale, et du service de la dette résultant des excès passés. Les pays occidentaux n'auront pas les moyens de s'occuper de leurs "papy-boomers".

Une telle évolution n'irait pas sans de profonds changements de mentalités. Partout dans le monde, des masses de jeunes se mettraient à réfléchir aux moyens de se débarrasser du fardeau de leurs vieux. Les notions de "respect dû aux anciens" ou de "solidarité entre générations" laisseraient de plus en plus ouvertement la place à l'évocation du parasitisme social, du vampirisme des vieux. Truong pense que la perception même de la vie peut changer sous la pression des contingences : elle devrait perdre son caractère "sacré" au profit d'une conception "réaliste", en fait utilitariste. Un actif, de ce point de vue, vaut plus qu'un inactif, et on peut se dire qu'en temps de disette, quand les récoltes ne permettent plus de nourrir tout le monde, il est légitime de donner priorité à la vie qui vient sur celle qui n'est déjà plus tout à fait là. Le débat sur l'euthanasie prend alors un autre sens.

Jean-Michel Truong voit dans la légalisation de l'euthanasie décidée par certains

pays, non pas une mesure en faveur de la dignité humaine, mais le premier pas d'une politique de régulation de la population par le contrôle, non plus seulement des naissances, mais aussi des décès. De réformes en réajustements, la décision de mettre fin à la vie glissera progressivement, nous avertit Truong, du malade lui-même au cercle de ses proches, puis à une hiérarchie de plus en plus éloignée.

Le roman de politique-fiction sert ici d'atelier de simulation de cette hypothèse. L'histoire se place dans un avenir proche où les arbitrages budgétaires reflètent un changement dans les valeurs : les crédits de la recherche médicale sont diminués au profit de l'aide à l'investissement, ceux de l'assistance aux personnes âgées dépendantes cèdent le pas aux indemnités de chômage et aux aides à la reconversion. Dans le secret des cabinets ministériels, de cyniques calculs sacrifient ainsi les plus faibles aux plus valides, les plus âgés aux plus jeunes, les moins bien représentés aux mieux défendus. L'occident croule sous ses anciens. L'Europe, déjà ébranlée par les krachs boursiers de la net-économie et de l'Eternity rush (un boom économique autour d'une illusoire immortalité), ne peut plus faire face à ce déferlement de "papy-boomers" devenus trop encombrants. Acculée, l'Union n'a d'autre choix que de sous-traiter leur prise en charge. C'est l'avènement des lois dites de "décentralisation du troisième âge". Concrètement, les vieillards sont envoyés en Chine, où ils finiront leurs jours dans des villages idylliques bénéficiant de tout le confort que la science permet. À bord du transsibérien, entre l'Alsace et le désert de Gobi, des liens se nouent et se défont entre les voyageurs, les dialogues reconstituent à la manière d'un puzzle les données qui leur permettent de comprendre la société qu'ils ont quittée à Strasbourg et ce qu'ils découvriront à l'arrivée.

Les romans de Truong sont le terrain d'une démonstration narrative des thèses qu'il expose dans ses essais. D'un point de vue littéraire, *Eternity express* n'est d'ailleurs pas très réussi : le style est fluide, efficace, mais le récit pourrait se passer de quelques passages verbeux, et l'objectif trop manifestement didactique des dialogues nuit à la crédibilité des personnages. Le suspense est d'ailleurs éventé par le thème lui-même, évocateur des wagons plombés de la Shoah : un train convoyant des inactifs jugés surnuméraires vers une destination qu'on leur

présente comme idyllique laisse augurer de la sinistre conclusion. Mais si Truong a un peu oublié d'écrire un vrai roman, c'est qu'il s'est attaché avec une précision sans faille à maîtriser la description d'un système dont la logique conditionne entièrement le récit.

La faille, et donc l'ouverture, d'*Eternity express* est peut-être paradoxalement son extrême pessimisme. Jean-Michel Truong ne ménage aucun échappatoire. Ses personnages, qui s'accommodent d'une morale molle et conventionnelle, sont prisonniers pour cette raison des contingences qui s'imposent à eux et à la société dont ils font partie. Ils cèdent à la logique du système concentrationnaire avec la même bonne conscience qui fut celle des Européens du siècle précédent. Cette noirceur même, la démonstration de l'échec de l'humanité, est un électrochoc pour le lecteur, à qui seul revient de décider si ce tableau est une prophétie ou un appel à réagir pour éviter le pire.

L'ouvrage de Pascal Hintermeyer postule ainsi la permanence d'un principe moral humaniste, la dignité humaine, qui sert d'aune à laquelle mesurer la pertinence des décisions individuelles et des mesures collectives en matière de fin de vie. Tandis que le roman de Jean-Michel Truong estime, au regard de l'expérience historique, que la morale peut facilement s'effacer devant les contingences matérielles, ou pire : qu'elle peut même s'en arranger, dans un monde qui confond dans le terme même de "valeur" les registres moral et économique. Tous deux, sous des angles différents et complémentaires, s'attaquent à un des grands chantiers de la société de demain : la manière dont nous traitons les fins de vie est indicatrice de la manière dont nous traitons la vie humaine en générale.

Patrick Schmoll
CNRS, Strasbourg